

plus jeunes, accordez l'accueil, la bienveillance et l'appui que vous auriez été heureux de rencontrer vous-mêmes à vos débuts.

A tous, jeunes ou vieux, vous devez les égards qu'on se doit entre hommes de bonne compagnie, poursuivant un même but élevé et liés par les mêmes grands intérêts.

Avant d'accrocher à votre porte la plaque de cuivre traditionnelle annonçant au public votre avènement, il convient que vous fassiez une visite aux médecins avec lesquels l'exercice de la profession doit bientôt vous mettre en rapports. Dans les grandes villes, où vous ne pouvez aller voir tous vos Confrères, il convient au moins que vous fassiez une visite personnelle à ceux qui exercent dans votre quartier et déposiez une carte chez les autres. Ils vous rendront visite ou carte...ou ils ne vous les rendront pas—ce qui vous permettra de les classer tout de suite en deux catégories: ceux avec lesquels vous pouvez espérer de bonnes relations—et ceux qui ne se croient pas obligés de rendre les politesses...et, par conséquent, auxquels vous n'en devez plus.

Vous devez à vos Confrères, à leurs femmes et à leurs enfants tous les soins médicaux qu'ils vous feront l'honneur de vous demander. C'est le premier des devoirs de confraternité.

Comment reconnaître ces services? "Les loups ne se mangent point entre eux" et entre médecins, ils n'est ni dans les conventions ni dans les mœurs de s'envoyer des notes d'honoraires: des remerciements affectueux suffisent comme expression de la reconnaissance et, si l'on peut tolérer un cadeau, c'est uniquement parce que "les petits cadeaux entretiennent l'amitié." Faut-il les proportionner à l'importance du service rendu?—C'est difficile à dire. Un petit souvenir choisi avec tact, fait souvent plus plaisir qu'un gros présent: le premier témoigne de plus de délicatesse si le second fait montre de plus de générosité.

Ne vous permettez jamais de critiquer un confrère—non pas parce qu'il pourrait vous le rendre à l'occasion—mais parce que vous n'en avez pas le droit. Relève-t-il de vous? êtes-vous son juge? savez-vous seulement les raisons qui ont dicté sa conduite? Et alors de quoi vous mêlez-vous? Et comme il n'est pas là pour se défendre, de quel nom faut-il qualifier l'agression?

Vous rencontrerez sur votre route le détracteur vipérin, toujours prêt à mordre, déchirer, salir; il est difficile à saisir, il est glissant comme tous les reptiles, mais comme eux il cesse d'être dangereux dès qu'il est découvert; or, il ne saurait demeurer longtemps caché, le crotale est à sonnettes.

J'attire d'autant plus sérieusement votre attention sur la médiane, que la profession médicale semble, plus que toute autre, y prédisposer. Le public même vous y poussera: "N'est-ce pas, Docteur, qu'il n'aurait pas fallu saigner?"—Ne tombez pas dans le piège et répondez: "Si le Confrère a saigné, c'est qu'il avait certainement de bonnes raisons pour le faire!"—Ne